

Léendaire acadien de la forêt

Catherine Jolicoeur

Volume 3, numéro 2, 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081065ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1081065ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jolicoeur, C. (1981). Léendaire acadien de la forêt. *Ethnologies*, 3(2), 102–109.
<https://doi.org/10.7202/1081065ar>

Résumé de l'article

The Acadians, like a good number of country folk at one time, spent the winters in the shanties of the Maritimes and Quebec as well as the United States. Amongst lumbermen of diverse origins and temperaments, they acquired experiences which are made concrete as often in their narratives as in their vocabulary. Occasionally these accounts come together as legends, especially when the feats and gestures of certain lumberjacks bring to mind the memory of those past. The need to moralize, which appears in this genre of narratives, is without doubt one of the aspects which has kept the traditional legend alive.

Légendaire acadien de la forêt

CATHERINE JOLICOEUR

Les Acadiens, tout comme bon nombre d'hommes du pays, à une certaine époque, allaient passer l'hiver dans les "chantiers," soit dans les Maritimes, au Québec et même aux États-Unis. Au milieu de forestiers d'origine et de mentalité diverses, ils ont acquis une expérience qui se concrétisait souvent en traditions orales dans leurs récits comme dans leur vocabulaire.

Étant donné que la plupart des "chantiers" appartenaient à des anglophones, les termes techniques se transmettaient dans la langue de ces derniers. À part les *boss*, *cook*, *cookie*, *foreman*, *bobsleigh*, etc., les Acadiens prononçaient à la française plusieurs mots anglais tels *la lindenne*, *la campe*, *la grobe*...

Après avoir passé la journée à bûcher, d'un soleil à l'autre, ils revenaient au camp où un bout de veillée se passait à écouter le conteur du groupe qui faisait défiler dans l'imagination de ses compagnons les personnages des contes merveilleux.

Ces récits se mélangeaient parfois aux légendes particulièrement quand des faits et gestes de certains bûcherons remettaient en mémoire le souvenir de faits semblables du passé. Le besoin de moraliser, qui apparaît dans ce genre de récit, est sans doute l'un des motifs qui a maintenu vivante la tradition légendaire.

Je vais donc citer quelques-unes de ces légendes qui reposent sur des faits réels s'étant produits dans les bois. Puisque ces récits viennent de mes informateurs du Nouveau-Brunswick: Acadiens, Madawaskayens, Anglais, Irlandais, Écossais, Indiens, etc., je ne mentionnerai pas d'autres précisions et références que celle d'ajouter que toutes ces légendes appartiennent à ma collection personnelle.

Les braves Acadiens, qui trimaient ferme dans nos forêts, n'étaient pas exempts des faiblesses morales inhérentes à tout être humain. Les fautes les plus graves dont ils étaient les auteurs, les témoins ou les victimes, étaient: le jeu à l'argent (*bluff*), la cruauté, la profanation des jours du Seigneur et le blasphème.

Le jeu était bien interdit surtout à cause des abus que se permettaient les moins scrupuleux du groupe; ceux-ci pouvant soutirer à un pauvre homme une bonne partie de son salaire. Quand certains bûcherons se

mettaient à jouer au *bluff*, ils apercevaient parfois sous la table un gros chien noir, les yeux en feu. C'était le diable qui pouvait se présenter aussi sous une autre forme, celle d'un joueur chanceux qui gagnait tout le temps. Il arrivait alors qu'un des joueurs, en se baissant pour ramasser une carte tombée de la table, apercevait les pieds fourchus de Messire Satan; et le jeu prenait fin tandis que le joueur diabolique s'éclipsait dans un nuage de fumée.

Pour ce qui était de la cruauté de certains bûcherons, l'exemple le plus commun est celui de la pie plumée. Cet oiseau s'approchait des hommes qui prenaient leur repas du midi à l'extérieur du camp, à l'endroit où ils bâchaient. L'un ou l'autre de ces hommes lui lançait des morceaux de pain ou d'autres aliments. En général, ils le traitaient bien car, selon une ancienne croyance, cet oiseau serait l'âme des *djobbeurs*.

Un jour, l'un des bûcherons, sans doute par vantardise, avait arraché toutes les plumes de l'oiseau qui s'envole sur une branche d'arbre pour y mourir de froid. Le coupable, lui, se réveille le lendemain matin complètement chauve; même les cils, les sourcils, tous les poils du corps étaient épars dans son lit. Il est resté comme ça jusqu'à la fin de ses jours, de conclure l'informateur.

Les jours réservés au Seigneur, qu'un petit nombre de bûcherons ont violés, sont le Jour de l'an, le Jour des rois, le vendredi saint et le dimanche. Travailler ces jours-là, faire couler du sang le vendredi saint, constituaient des délits pouvant attirer des châtiments divins. Et ces punitions pouvaient aller de la malchance à la mort.

Le vendredi saint, les violateurs apercevaient des gouttes de sang, souvent trois, sur leur hache ou sur la bûche et aucune cause naturelle ne pouvait expliquer la présence de ces gouttes. La plus fréquente des punitions était une coupure, la hache glissant de la bûche et tombant sur le pied du coupable. La mort, elle, survenait à la suite d'un accident de travail, comme un arbre qui tombe sur la tête de la victime, ou sa noyade dans quelques pieds d'eau.

La faute la plus grave et la plus fréquente était sans contredit le blasphème. La sanction ne tardait pas. La légende rapporte à peu près les mêmes punitions que celles des violateurs des fêtes. L'un d'eux a paralysé, un autre a enfoncé sa hache dans une bûche et personne n'a jamais pu la retirer. Mais la plus impressionnante est sans contredit l'apparition du diable qui, souvent, venait chercher son blasphémateur. Satan prenait alors la forme d'un grand homme tout de noir habillé, ou d'un chien noir aux yeux de feu et même d'un cercueil dans lequel le coupable devait s'étendre; puis cette tombe se refermait et glissait à l'extérieur du camp sous les regards terrifiés de ses compagnons.

Cependant le diable n'était pas le seul être fantastique à se manifester aux blasphémateurs. En certaines circonstances, ce sont des défunts qui

apparaissaient et, dans les versions que j'ai recueillies, personne n'a jamais pu connaître ce que le revenant avait dit. Un de ces *jureux*, un soir, annonce à ses compagnons:

— J'ai vu une femme blanche. C'était ma mère.

Ceux-ci ont vainement tenté de lui faire raconter ce que sa mère lui avait dit. Ils l'ont même saoulé. Mais ils n'ont jamais pu l'apprendre. Ils ont alors imaginé des explications: quand il jurait, ça la faisait souffrir; ou bien, il a eu peur, tellement peur qu'il a arrêté de blasphémer. D'ailleurs, elle lui avait parlé longuement et sans doute fortement puisque le changement a été radical. Il a arrêté de jurer tout net; ça été fini les blasphèmes!

Un conteur professionnel né en 1886, Jos Maltais, de la région des Maltais, m'a raconté qu'une épidémie de grippe s'était déclarée chez les bûcherons. Ils ont chargé le moins malade du groupe d'aller chercher du secours au plus proche village qui se trouvait à une quarantaine de milles du camp.

Celui-ci s'est donc habillé, a mis tous les bas du narrateur et il est parti. Quand Jos a voulu se chausser, il s'est aperçu de la disparition de ses bas et, dans sa colère, il a déclaré que le voleur ne les emporterait pas en paradis. La nuit suivante, il s'éveille et aperçoit son compagnon qui lui demande de bien vouloir lui donner ses bas en ajoutant qu'il n'avait pas l'intention de les lui voler mais qu'il n'en n'avait pas à se mettre aux pieds. Alors Jos les lui donne; et, plus tard, quand il arrive lui-même au village, il apprend la mort de ce bûcheron, survenue à minuit, heure de son apparition.

La tradition motive presque toujours les apparitions des défunts en leur attribuant des raisons personnelles surtout. Et de plus, une vieille croyance admet que, si le corps d'un défunt n'est pas enterré en terre bénite, son esprit est mal à l'aise et s'ajoute aux âmes en peine dont quelques-unes savent se manifester pour réclamer leur droit à une sépulture chrétienne. Les âmes des bûcherons n'échappent pas à cette règle; et quelques légendes le confirment.

Au Madawaska, vers le début des années 1800, les bûcherons ont aperçu un homme coiffé d'un grand chapeau blanc *cabané* sur les yeux. Il est entré dans le camp et s'est tenu près de la porte pendant quelques minutes; puis il a tourné les talons et a disparu. À la troisième apparition seulement, le plus brave du groupe a réussi à trouver l'audace de lui demander d'où il venait et ce qu'il voulait.

— Je voudrais que vous prendriez mon corps où c'est que vous passez dessus ici avec votre chemin... i leur a montré la place à ras un gros corps d'arbre... le prendre puis l'enterrer dans le cimetière.

Les hommes ont creusé à l'endroit indiqué par le revenant et ils ont trouvé un corps qu'ils ont enterré dans le cimetière du plus proche

village. L'un de ces bûcherons était le grand-père de l'octogénaire qui me racontait ce fait.

Les croyances, comme les lois, peuvent se modifier pour s'adapter plus facilement aux gens et à leurs besoins, en l'occurrence les conteurs, qu'ils soient responsables du fait, ou victimes, ou simples narrateurs. Une autre version contredit quelque peu ce que j'ai écrit plus haut au sujet des âmes en peine réclamant une place dans le cimetière.

Un Madawaskayen septuagénaire m'a raconté un fait dont il avait été témoin à l'âge de dix-neuf ans. Les bûcherons étaient à construire un camp à l'emplacement d'un autre qui avait été abandonné un quart de siècle auparavant. Et, en attendant que la *cookroom* soit prête, ils faisaient bouillir la chaudière toujours au même endroit.

Trois jours de suite, un individu vêtu de noir a passé près du feu après que la chaudière eut été enlevée. Cet homme donnait des coups de pied dans le feu puis il disparaissait. La troisième fois, un des plus hardis lui demanda pourquoi il défaisait le feu.

— Faites votre feu plus loin, dit-il, puis je vous bâdras pas. Vous faites votre feu droit sur moi.

L'informateur ajoute que, lorsqu'un bûcheron mourait au chantier, on ne prenait pas la peine de le descendre au village et on l'enterrait dans le bois. C'est sans doute ce qui était arrivé à notre revenant puisque les bûcherons ont établi leur feu plus loin et n'ont pas été *bâdrés* par la suite.

Les revenants ont d'autres formes de manifestations. Par exemple, ils viennent tirer le bras des dormeurs dans le camp du chasseur Jos à Lazare. Ce dernier s'était noyé dans le lac avoisinant le camp. Ou bien, ils tournent la meule au "chantier" du lac à la Mélasse où quatre bûcherons sont morts de la grippe espagnole. Ou encore, une voix lugubre annonce:

— Ah Mimique! Ah Mimique! Beurtelmi est mort!

Ailleurs, la voix peut s'élever jusqu'au cri perçant du *Dungarvon Whooper*. Ce cri serait celui d'un bûcheron qui s'est perdu en forêt; d'un jeune fanfaron qui a voulu braver le diable et qui s'est noyé dans un embâcle; d'un cuisinier assassiné pour son argent. Au cours de la transmission, le nom de la rivière a été transposé en celui de la victime: *Don Garven, Don Garland, Don Garban, Dan Garvon*...

Parmi ceux qui entendaient le *Whooper*, quelques-uns lui répondaient. Le cri se rapprochait en s'amplifiant et les bûcherons "mouraient de peur"! C'est pourquoi, à l'arrivée de nouveaux *bûcheux*, le *boss* les avertissait de ne pas répondre au *Whooper*.

Nous avons vu plus haut que les infractions morales étaient sanctionnées par des punitions sensibles. Mais ces manifestations de la justice divine n'étaient pas toujours sous forme de sanctions négatives.

Différentes catégories de miracles, associés parfois à des punitions, venaient rassurer les uns, *blouser* les autres et faire comprendre à tous que, très souvent, sinon toujours, la justice immanente est la conséquence morale de leurs actes.

Un exemple frappant de justice immanente est illustré dans la légende de l'homme qui s'était remarié et dont la femme avait exigé la disparition de l'enfant du premier mariage. Ce père trop docile avait emmené son fils dans la forêt, l'avait enfermé dans une cabane de bûcherons et y avait mis le feu. Mais, heureusement pour lui, un Indien qui passait par là réussit à sortir l'enfant des flammes et à le sauver. Plus tard, au cours d'une rixe, l'enfant, qui avait grandi, a tué son père.

Un autre sauvetage, non moins dramatique, s'est produit à Sainte-Marie-de-Kent. Une fillette de cinq ans s'était égarée dans les bois. Le père a promis une grand-messe pour la retrouver et le curé a demandé des prières à tous ses paroissiens. Et les recherches ont commencé. Mais comme il faisait déjà nuit, les chercheurs parcouraient en vain les sentiers battus et se frayaient un chemin dans les broussailles.

Pendant ce temps, la petite avait aperçu un oiseau qui volait à sa hauteur et elle s'est mise à le suivre. Il devait dégager une certaine luminosité puisque l'enfant, à sa suite, est parvenue à l'orée du bois où on l'a retrouvée. Quelques instants après, un violent orage éclata. L'enfant était revenue à temps.

Ailleurs, au Petit Rocher, c'est une adolescente égarée dans la forêt qui avait essayé pendant six semaines de retrouver son chemin. Les chercheurs avaient abandonné la partie au bout de deux semaines car on la croyait morte. Deux mois plus tard, un chasseur aperçoit un squelette vivant qui bougeait encore un peu. Il ramène la jeune fille chez elle où on s'attend à la voir mourir d'un moment à l'autre. Un missionnaire qui prêchait la retraite paroissiale vient voir la jeune mourante et lui imposa une *croix de linge*. Les chairs purulentes commençaient à se cicatriser et, après quelque temps, la jeune fille était déclarée guérie.

Une autre fois, c'est le prêtre-aumônier des bûcherons qui l'a échappé belle. Celui-ci se rendait aux chantiers de la Restigouche quand son cheval refuse d'avancer. Le prêtre descend du traîneau pour aller voir ce qu'il y avait et s'aperçoit qu'il est au bord d'un précipice où il aurait certainement trouvé la mort.

Les forestiers acadiens attribuent à Jos Montferrand, homme fort du Québec, un miracle de force. Ils racontent que Jos, un bûcheron comme eux, était un petit homme *feluette*. Un jour, le missionnaire qui assurait le ministère dans les "chantiers", est tombé gravement malade et il fallu le porter au plus proche village, à dix milles du camp. Jos y était le seul bûcheron à ce moment-là et le prêtre était assez corpulent. Il

pesait près de trois cents livres au dire des informateurs.

Ce dernier demanda à Jos de le porter. Le pauvre Jos se recusa en alléguant son incapacité. Mais le missionnaire insista et le petit Montferrand se courba sous le poids du malade. Cependant, à sa grande surprise, il réussit à se rendre au village avec son fardeau. Le missionnaire lui aurait dit :

— Jos, tu connaîtras jamais le bout de ta force! Les nombreux tours de force que la légende attribue à Jos Montferrand s'ajoutent à ce fait.

Les incendies arrêtés miraculeusement sont nombreux dans la tradition acadienne. Ceux des forêts bénéficient de ces miracles surtout si le prêtre n'est pas trop éloigné. L'un d'eux, appelé à un village menacé par un feu de forêt, avait distribué des scapulaires aux enfants en leur disant d'aller les accrocher aux branches d'arbre. "Quand le feu arrivait là, disait François de la Pointe Sapin, il brûlait la branche autour du *caspulaire*. Ça a arrêté le feu."

En 1948, un immense feu de forêt menace Baie Sainte-Anne et les gens appellent au secours leur curé qui vient faire le tour des maisons en leur assurant qu'elles ne brûleraient pas. Cependant la foi des gens n'étant pas suffisamment forte pour croire au miracle, ils avaient pris soin de transporter leurs effets à la côte. Mais tout ce qui avait été ainsi mis en sécurité près de l'eau a brûlé tandis que les maisons entourées de feu sont restées intactes.

Un autre miracle agrémenté d'un tour s'est produit à Burnsville où le moulin d'un protestant a brûlé. Pendant l'incendie, le curé a demandé au propriétaire s'il lui donnait les planches qu'il sauverait. Le protestant a bien ri en indiquant le feu qui gagnait rapidement les piles de bois franc; mais il acquiesça à sa demande. Alors le curé monta sur la pile la plus grosse et la plus belle, y déposa des médailles, y jeta de l'eau bénite et s'en alla. Le feu rasa tout, excepté ce que le prêtre avait choisi et qui a servi à la construction de l'église.

Dans une circonstance presque analogue, à Bouctouche, c'est le bois de K.C. Irving qui était en feu. Celui-ci est allé chercher le curé qui a fait le tour du bois et le feu ne s'est pas propagé plus loin. Des milliers de cordes de bois ont été épargnées. Irving s'est montré très généreux pour l'église de Bouctouche. Il a payé les cloches et a continué ses offrandes par la suite.

Un autre protestant, bûcheron celui-là, était amoureux d'une catholique. Celle-ci aurait bien voulu appartenir à la même Eglise qu'elle et elle lui avait offert une médaille de la Vierge Marie en lui disant que la Mère de Dieu le protégerait.

Un jour qu'il descendait un voyage de bois, le traîneau a tourné et il est tombé sous le bois qui l'écrasait. Alors il a pensé à sa médaille. La charge de bois s'est entrouverte et le jeune homme en est sorti vivant. Il est devenu catholique.

Une autre conversion mérite d'être racontée dans toute sa saveur. "J'ai été travailler dans le bois avec des gars de la province de Québec. Ça, c'était des gars qui juraient, c'était terrible. Moi, je jurais pas, mais de temps en temps, je lâchais quelques petits mots pour faire comme eux, pour pas qu'ils me maltraitent. Par exemple, c'était du bon monde. La province de Québec, c'est le jardin du monde.

"La boule où c'est qu'ils arrivent au camp, ils avoient mis une affiche que pas un prêtre qui montait en haut, parce qu'ils le tueroient. Le prêtre a pas monté cet hiver-là. Dans l'hiver d'après, on a travaillé sur le même chemin. On se trouvait plus bas, trente milles du bord. Eux autres, c'était pour jurer pis blasphémer le bon Dieu pis toutes sortes d'affaires de même.

"Le prêtre a venu pis il a demandé qui c'est qui voulait aller à confesse. Personne a répondu. Il a pris une soucoupe pis il a envoyé un gars l'emplir de neige pis il a pris une allumette pis il a mis le feu à la neige qui a toute brûlé. Les gars voulaient pas croire ça. Ils avont tous été à confesse."

Maxime Robichaud, qui m'avait transmis une partie de son héritage culturel, est décédé quelques semaines après m'avoir raconté ce fait.

Les quelques centaines de légendes forestières que j'ai recueillies rapportent d'autres faits nombreux et tout aussi intéressants. Ces récits sont racontés par les uns avec la précision d'un historien; par d'autres, avec la verve d'un conteur professionnel.

En plus du fait légendaire, ces narrateurs ajoutent des détails qui nous renseignent sur la vie d'autrefois dans les chantiers, vie pénible et dure physiquement et moralement. Leur travail exigeait une grande force musculaire; et la distance qui les séparait de leur famille pendant de longs mois réclamait une force morale encore plus grande.

Mais ces hommes possédaient des dons qui leur permettaient de faire face à toutes ces difficultés. Leur sens de l'humour les aidait à découvrir le côté positif de leur situation; et, si la cuisine était insupportable, si le boss avait mauvais caractère, ils savaient contester dans des chansons d'un humour piquant et sur des airs entraînants. Leur foi en Dieu et leur amour de leur famille, pour qui ils trimaient tant, étaient les éléments les plus solides de leur courage.

Centre universitaire SLM
Edmundston, N-B

GLOSSAIRE

bâdrer: déranger, ennuyer, perturber

blouser: ici a le sens de mystifier et non d'induire en erreur

bluff: jeu de cartes, poker

boss: patron, chef, contremaître

cabané: (chapeau) enfoncé sur la tête et qui cache les yeux

caspulaire: scapulaire - transposition de lettres fréquentes dans la tradition orale des Acadiens

cook: cuisinier

cookie: aide-cuisinier

cookroom: camp où se fait la cuisine des bûcherons

côte: ici, sens de grève, ou plage, le bord de la mer

croix de linge: fabriquée dans un morceau de tissu

djobbeurs: Jobbers. Entrepreneurs forestiers.

feluette: fluet - délicat, fragile

foreman: contremaître

grobe: de l'anglais grub, nourriture

Abstract

The Acadians, like a good number of country folk at one time, spent the winters in the shanties of the Maritimes and Quebec as well as the United States. Amongst lumbermen of diverse origins and temperaments, they acquired experiences which are made concrete as often in their narratives as in their vocabulary. Occasionally these accounts come together as legends, especially when the feats and gestures of certain lumberjacks bring to mind the memory of those past. The need to moralize, which appears in this genre of narratives, is without doubt one of the aspects which has kept the traditional legend alive.